

---

## LETRES BADOISES

(suite et fin).

---

De surprise en surprise, j'ai reçu une lettre de Pompery, le métaphysicien du phalanstère, le doux et intelligent utopiste. Pompery m'avertit qu'il a perdu les traces d'un ami, bien cher à nous deux ; que, des Vosges il a couru jusques à Paris, sans pouvoir le rejoindre ; qu'il le suppose à Bade où il lui avait donné rendez-vous. Je suis allé chaque jour attendre l'arrivée des trains de Strasbourg, et je cherchais à reconnaître mon vieux camarade, l'artiste le plus fantasque de tous, sous quelque déguisement inouï : turban turc, pelisse russe, bonnet de peau d'ours, ou autres mascarades, qu'il revêt le plus sérieusement du monde. Enfin, hier, j'ai vu descendre quelqu'un, qui portait sous le bras une petite boîte grillée, où était un oiseau. L'homme se démenait extraordinairement, se fâchait, et criait à tue tête après les porteurs de bagage et les cochers de Drostche. L'idiome dont il se servait était atroce, le peuple des cochers allemands, quoique un peu philologue, s'évertuait en vain à le comprendre, et, rouge de fatigue, y perdait tous ses dialectes. Je partis d'un éclat de rire, lorsque je reconnus, dans ce personnage, celui que je cherchais, à savoir le célèbre Vivier, et, dans l'oiseau, son sansonnet favori. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, (je parle de Vivier) ; le sansonnet se contenta de battre des ailes.